

Sur les pas d'Hildegarde de Bingen : Des ateliers pour transmettre foi et culture aux jeunes filles

Céline Magrini est une critique littéraire et chanteuse française engagée dans la valorisation de la langue et de la culture provençales. Née le 19 novembre 1968 à Avignon, elle est titulaire du CAPES d'occitan-langue d'oc et soutient en 2000 une thèse remarquée sur la représentation du Rhône dans les littératures française et provençale. Elle mène une double carrière artistique et universitaire. En 1996, elle fonde avec sa famille le groupe *Tard-Quand-Dîne*, consacré à la poésie provençale, puis crée en 2006 l'ensemble *Azalais*, dédié aux chants traditionnels et médiévaux. Elle enseigne à l'université avant de revenir en 2023 à l'enseignement du provençal au lycée Frédéric-Mistral.



Auteur de plusieurs études sur la littérature provençale

En 2007 paraît *En Provence, sur le chemin des légendes*, puis, en 2009 *Languedoc-Roussillon sur le chemin des légendes*. Elle publie en 2024 *Longo-mai !*, premier manuel scolaire de provençal. Récompensée par le prix Vouland en 1998, elle reçoit en 2024 le grand prix littéraire de Provence.

Cette année paraît le recueil *Légendes Romanes*, aux Éditions du Sauvage (2026), contenant 20 récits chrétiens de Provence & Languedoc-Roussillon, du I^{er} au XII^e siècle, inspirés des sources les plus anciennes – hagiographies médiévales, bréviaires locaux – et de la tradition orale, et précédés de notices historiques. Des premiers évangélisateurs et martyrs de la Gaule ligure aux fondateurs d'abbayes, ermites, guérisseurs, pèlerins et bâtisseurs, ces légendes romanes évoquent quelques grandes figures spirituelles qui ont façonné l'histoire religieuse du Midi.

Dans l'entretien qui suit, Céline Magrini revient sur son attachement à la figure de **sainte Hildegarde de Bingen** et présente les **Ateliers Hildegarde**, séjour destiné aux jeunes filles, où se conjuguent transmission culturelle, pratiques inspirées du Moyen Âge et vie spirituelle. –



ENTRETIEN AVEC CELINE MAGRINI

Eric Bertinat : *Qu'a donc suscité votre intérêt pour sainte Hildegarde de Bingen au point d'organiser les Ateliers Hildegarde ?*

Céline Magrini : J'ai connu sainte Hildegarde par le livre de Régine Pernoud, en 1994, puis j'ai eu l'occasion de travailler sur sa musique en tant que chanteuse. Puis j'ai découvert les textes de ses Visions. Il m'arrive de regretter qu'elle ne soit connue le plus souvent que pour ses traités de médecine – et encore par un biais très commercial, destiné à vendre tisanes et ouvrages de diététique plus ou moins fidèles à ses écrits. Pour une jeune fille, cette grande sainte peut être un modèle complet : une femme d'action autant qu'une contemplative, une mystique autant qu'une femme enracinée dans le réel, une musicienne, une savante (au sens médiéval), un médecin. Pour les catholiques d'aujourd'hui elle apporte, me semble-t-il, beaucoup de réponses à certaines questions brûlantes du XXI^e siècle, notamment en matière de bioéthique – ce qui explique sans doute que Benoît XVI la proclama docteur de l'Église en 2012. Dans le cadre des ateliers et stages que je propose aux jeunes, sa figure me permet d'introduire la pensée médiévale de manière vivante et originale, avec un regard féminin.

Eric Bertinat : *Qu'entendez-vous par une immersion dans la pensée et la vie du Moyen Age sous le regard tutélaire d'Hildegarde de Bingen ?*

Céline Magrini : Durant cinq jours nous découvrons la vie et l'œuvre d'Hildegarde, mais en filigrane de pratiques médiévales qui rythment les journées : chants à danser, cuisine, teinture végétales, herborisation et préparations à base de plantes, fabrication d'encre, etc...

Eric Bertinat : *Nous proposons à nos lecteurs [de télécharger votre prospectus](#) (en PDF) très attractif annonçant les ateliers Hildegarde, du 27 au 31 juillet 2026). Que dire pour attirer les jeunes filles catholiques, est-ce possible que des jeunes d'autres horizons puissent être intéressées et par conséquent quel profil recherchez-vous ?*

Céline Magrini : Ce séjour s'adresse d'abord à des jeunes filles catholiques, car la foi et la prière y tiennent une place réelle et quotidienne. Des adolescentes d'autres horizons peuvent néanmoins y trouver leur place, si elles sont curieuses, ouvertes et désireuses de s'engager pleinement dans ce qui est proposé, tant sur le plan culturel que spirituel.

Eric Bertinat : *Une dernière question : comment se déroule une journée pendant le séjour ?*

Céline Magrini : Nos journées ne se ressemblent pas toutes, mais elles suivent un rythme assez régulier (avec une part d'improvisation!). Si nous sortons herboriser c'est le matin à la fraîche (nous sommes dans une région très chaude !). Nous consacrons ensuite environ une heure et demi dans la matinée à la découverte la vie d'Hildegarde et son œuvre, illustrée par des projections ou de la musique. En fin de ma-

Ateliers Hildegarde

**Séjour pour jeunes filles catholiques
(14 à 19 ans)**

du 27 au 31 juillet 2026



Quelques jours à la découverte du Moyen
Âge au temps de sainte Hildegarde de
Bingen, grande figure féminine de la
tradition chrétienne européenne.



CREAT – Le Cercle du Sauvage
Association 1901
Mas du Sauvage
30126 Saint-Laurent-des-Arbres

tinée, nous préparons le repas ensemble, souvent en intégrant notre cueillette. Le repas est suivi d'un moment libre ou de repos. L'après midi débute par un moment consacré aux danses chantées (avec un éclairage sur le costume médiéval, la musique ou les enluminures), puis se poursuit par des préparations à base de plantes ou un autre atelier manuel. Après une collation, un nouveau temps libre est possible, ou bien nous partons à pieds à la chapelle de Mayran pour dire un chapelet ensemble. Le repas du soir se prend dehors, sous le prunier, parfois autour du petit brasero qui accompagne la veillée : contes, chants, jeux et prière du soir. –

Et un rappel important :
places limitées à 10 participantes.
Pour ouvrir le prospectus : [cliquez ici !](#)

Les relations entre présidents américains et papes : **pouvoir politique contre autorité morale ?**



Eric Bertinat – L'échange fut brutal. Surtout du côté américain, du président Donald Trump. Du côté du pape Léon XIV, ce fut plus diplomatique mais l'on a bien senti que le courant passait mal. Au départ, un tweet rageur du locataire de la Maison blanche, promettant de «détruire la civilisation iranienne». Léon XIV, quant à lui, a fermement condamné les menaces de Donald Trump, les qualifiant de «véritablement inacceptable» la «dérive de toute-puissance» alimentant le conflit. Il a prêché pour la paix et la fin du «culte de l'argent et du pouvoir». La réponse ne tarda pas : sur *Truth Social*, le 47^e président des USA qualifiait le pape de «faible face à la criminalité» et «terrible pour la politique étrangère». Est-ce grave docteur ?

Le [National Catholic Register](#), média américain appartenant aujourd'hui au groupe EWTN Global Catholic Network, un important réseau catholique conservateur basé aux États-Unis, revient sur ces déclarations. Les propos du président Trump attaquent notamment les positions du Pape sur l'immigration et son rôle moral sur la scène internationale. Ce qui n'est pas sans fondement après le pontificat peu prudent de son prédécesseur sur cette question... Faites à chaud, elles ont été largement perçues par la presse internationale comme une rupture avec les usages diplomatiques entre chefs d'État, notamment vis-à-vis du Pape. Cette prise de position, inhabituelle dans sa forme, questionne : assiste-t-on à une dégradation des relations entre les États-Unis et le Saint-Siège ou à une simple réédition de tensions anciennes ?

Car derrière l'émotion suscitée par ces déclarations, l'histoire invite (souvent) à relativiser l'actualité. Les relations entre présidents américains et papes ont souvent été marquées par des tensions latentes : un respect protocolaire des fonctions mais aussi des méfiances religieuses, des divergences morales et des rivalités d'influence.

Dès le début du XX^e siècle, des figures comme Théodore Roosevelt ou Woodrow Wilson ont été confrontées à des désaccords parfois vifs avec le Vatican, révélant des conceptions différentes du rôle de la religion dans la sphère publique et internationale. Les comprendre suppose donc de dépasser l'indignation immédiate pour les replacer dans une histoire longue, où la relation entre Washington et Rome n'a jamais été exempte de frictions.

L'incident Roosevelt-Pie X (1910)

En avril 1910, l'ancien président Théodore Roosevelt prévoit de rencontrer le pape Pie X lors d'un séjour à Rome. La rencontre est finalement annulée à la suite d'un désaccord diplomatique. Le Vatican, par l'intermédiaire du cardinal Rafael Merry del Val, conditionne l'audience au renoncement de Roosevelt à rencontrer des représentants méthodistes présents à Rome, considérés comme hostiles à l'Église catholique. Roosevelt refuse cette condition, invoquant un principe de liberté personnelle et politique. Dans une déclaration publique, il affirme : *«I cannot consent to any condition which in any way limits my freedom...»* (*Je ne peux consentir à aucune condition qui limite en quoi que ce soit ma liberté.*) Il veille toutefois à ne pas attaquer directement le Pape et précise que nombre de ses amis proches sont catholiques, soulignant ainsi son souci d'éviter une controverse confessionnelle.

La rencontre Woodrow Wilson – Benoît XV (1919)

Le 4 janvier 1919, le président Woodrow Wilson rencontre le pape Benoît XV à Rome. Il s'agit de la première rencontre entre un président américain en exercice et un pape régnant. Le contexte est celui des négociations de paix consécutives à la Première Guerre mondiale. Le Saint-Siège, exclu des dis-

cussions du traité de Versailles, cherche à faire valoir son rôle moral et diplomatique. La rencontre avec Wilson constitue donc une opportunité importante pour Benoît XV.

À Rome, cet entretien s'inscrit dans un moment diplomatique aussi inédit que délicat. Wilson, en tournée européenne, devient ainsi le premier président américain à rencontrer un pape, ouvrant la voie à une normalisation progressive des relations entre Washington et la Cité du Vatican. Cette initiative intervient alors même qu'un sentiment anti-catholique persiste aux États-Unis, alimenté par l'afflux d'immigrants catholiques au tournant du siècle.

Le récit qu'en donne la presse catholique de l'époque souligne le caractère à la fois solennel et codifié de la rencontre. Selon le magazine *America*, «l'arrivée du Président a été annoncée au Pape par le Maître de Chambre. Ce dernier attendait M. Wilson dans la Salle du Trône. Le Président a été immédiatement reçu par le Saint-Père, qui l'a accueilli très chaleureusement. Ils se sont entretenus pendant une demi-heure environ. On ignore, bien entendu, de quoi ils ont discuté.» Sans encore constituer une relation régulière, cette rencontre établit un précédent durable, même si les échanges directs entre présidents américains et papes ne se normaliseront véritablement que plusieurs décennies plus tard.

Franklin D. Roosevelt et le Vatican pendant la Seconde Guerre mondiale

Durant la Seconde Guerre mondiale, le président Franklin D. Roosevelt développe des relations informelles avec le Vatican. En l'absence de relations diplomatiques officielles – freinées notamment par de vieilles réticences anti-catholiques aux États-Unis – il nomme un représentant personnel auprès du Saint-Siège. L'archevêque de New York, Francis Spellman (1889 - 1967), joue également un rôle d'intermédiaire important dans ces échanges.

La position du pape Pie XII

Le pontificat de Pie XII pendant la guerre fait l'objet de débats historiographiques persistants. Le Pape condamne à plusieurs reprises la violence et exprime sa compassion envers les victimes civiles. Dans son message de Noël 1942, il déclare notamment : «L'humanité doit ce vœu à ces centaines de milliers de personnes qui, sans aucune faute de leur part... sont vouées à la mort ou à un déclin progressif.» Cette déclaration a été largement interprétée comme une allusion aux persécutions, notamment contre les Juifs, sans mention explicite des responsables nazis

Dans son encyclique *Sertum Laetitiae*, écrit en 1939 à l'occasion du 150^e anniversaire de l'installation du premier évêque américain, le Pape Pacelli rappelle «l'amitié indéfectible» entre le père de la patrie américaine et le premier pasteur de Baltimore, Mgr John Carroll, «liée par des liens de bienveillance», comme un exemple perpétuel pour la postérité du lien entre les «principes éthiques suprêmes» et la foi chrétienne. Le Pape Pie XII, évoquant l'épanouissement de l'Église catholique dans ce pays, et a rappelé en particulier l'encyclique de Léon XIII, publiée en 1895, *Longiqua Oceani*, sur le catholicisme aux États-Unis. «De même que l'arche de Noé portait en elle la semence d'Israël et les reliques de la race humaine, de même les navires

de Christophe Colomb, en s'appuyant sur l'océan, portaient le principe des grands États et la semence du catholicisme vers les terres au-delà de la mer.»

Ronald Reagan et Jean-Paul II, la complicité

Au cœur de la guerre froide, la rencontre de 1982 entre Ronald Reagan et le pape Jean-Paul II au Vatican marque un tournant discret mais décisif. Organisée un an après les tentatives d'assassinat dont les deux hommes avaient été victimes en 1981, elle inaugure un dialogue étroit entre le président américain et le souverain pontife, unis par une même hostilité au communisme. Ce tête-à-tête, inédit par sa forme, ouvre la voie à une coopération durable. En 1984, à Fairbanks, en Alaska, Reagan salue publiquement le rôle spirituel et politique du pape, le présentant comme une figure d'espoir dans un monde traversé par les tensions Est-Ouest. Derrière les déclarations de paix, les deux dirigeants poursuivent un objectif commun : affaiblir l'influence soviétique, notamment en soutenant le syndicat *Solidarność* en Pologne, berceau de Jean-Paul II.

Si le Vatican a toujours nié toute alliance formelle avec Washington, les convergences sont manifestes. L'action conjointe du pape et de l'administration Reagan contribue à renforcer les mouvements d'opposition dans le bloc de l'Est. En 1989, la victoire de *Solidarność* en Pologne ouvre une séquence historique qui mène à la chute du mur de Berlin, puis à l'effondrement de l'Union soviétique en 1991.

Ainsi, sans constituer une alliance officielle, la relation entre Reagan et Jean-Paul II illustre une entente stratégique et idéologique, qui a pesé dans le dénouement de la guerre froide. La correspondance entre Ronald Reagan et Jean-Paul II constitue une source précieuse pour comprendre les ressorts discrets de la fin de la guerre froide. Si une partie de ces échanges est aujourd'hui accessible, notamment dans les archives présidentielles américaines, l'ensemble reste fragmentaire et soumis à des règles d'accès strictes, en particulier du côté du Vatican.

La question de leur publication complète soulève un équilibre délicat entre transparence historique et confidentialité diplomatique. D'un côté, ces documents permettraient d'éclairer plus finement les convergences stratégiques entre Washington et le Saint-Siège, notamment dans le soutien aux mouvements anti-communistes en Europe de l'Est.

De l'autre, ils s'inscrivent dans une tradition de discrétion, où la parole échangée entre chefs d'État et autorités religieuses ne se prête pas toujours à une divulgation immédiate. Dès lors, plutôt qu'une ouverture totale, c'est une mise à disposition progressive et contextualisée qui s'impose. Elle permet à la recherche historique d'avancer sans rompre avec les exigences propres à la diplomatie.

Ces quelques épisodes illustrent une relation complexe, marquée par un équilibre entre respect mutuel, divergences religieuses et considérations géopolitiques. Si les conflits ouverts demeurent rares, les interactions entre présidents américains et papes révèlent des tensions sous-jacentes liées à la place de la religion dans la sphère publique et aux enjeux diplomatiques internationaux. Quant aux propos de Donald Trump, c'est encore une autre histoire. —

La FSSPX, les sacres : le point de vue d'un père de famille

Thibaut Marquayrol – L'annonce récente de nouveaux sacres par la Fraternité Saint-Pie X a immédiatement déclenché un torrent de réactions, ou pour être plus exact, de jugements. D'un côté comme de l'autre, les voix s'élèvent : certains pour soutenir sans réserve, d'autres pour condamner sans appel. Dans ce tumulte médiatique et ecclésial, beaucoup s'auto-risent un avis tranché, mais bien peu semblent s'interroger sur la portée – et la conséquence – de l'expression d'un tel avis.

En ce qui me concerne, je ne suis pas membre de la FSSPX. Je suis simplement un père de famille catholique qui souhaite le rester, et qui se sent le devoir sacré de faire en sorte que ses enfants le demeurent également.

Quant à savoir qui sera réellement concerné par les mesures que Rome pourrait prendre à la suite de ces sacres, l'avenir nous le dira. Cependant, plusieurs certitudes s'imposent à mon regard de père :

La primauté de Rome. Seule l'autorité romaine peut régler le fond du problème. L'histoire récente – notamment l'épopée des évêques chinois, d'abord considérés comme schismatiques avant d'être finalement reconnus – démontre que les situations canoniques les plus complexes peuvent trouver une issue par la volonté du Saint-Siège.

La réalité du terrain. Même si Rome devait prononcer une condamnation, une question demeure, pragmatique et vitale : où pourrais-je mettre mes enfants à l'école pour leur garantir une éducation cohérente ?

La pérennité de la foi. Quoi qu'il arrive dans les chancelleries, le catéchisme transmis à mes enfants ne bougera pas d'un iota. La doctrine reste le roc sur lequel je bâtis leur éducation.

En définitive, il n'y a que très peu de personnes dont l'avis compte réellement dans cette affaire : le Supérieur de la FSSPX qui a pris sa décision, les futurs évêques qui ac-



ceptent cette charge, et Rome. Ma position, humblement, est celle-ci : prions pour que Rome apporte une réponse pour le bien supérieur de l'Église, et attendons dans la paix.

Je ne prétends pas que ma position puisse intéresser qui que ce soit, car c'est celle d'un quidam. Mais elle est peut-être celle de beaucoup qui n'aspirent qu'à la paix extérieure et intérieure.

Pourquoi la paix intérieure ? Parce que leur conscience ne leur reproche rien dans le choix de suivre la tradition de l'Église de quelque côté de feu Ecclesia Dei que l'on soit. Il est malhonnête de demander aux laïcs des choses impossibles. Les laïcs n'ont pas à être entravés pour avoir le catéchisme et les sacrements dans une forme dont Benoît XVI a acté – si quelqu'un en doutait – qu'ils étaient légitimes et bons tels qu'ils sont.

Au-delà de telle ou telle communauté, c'est ce désir inaliénable et inextinguible du peuple de Dieu qui est le terreau de la Tradition. C'est ce que beaucoup d'évêques, et particulièrement en France, ne comprennent pas : ce ne sont pas les prêtres qui forment la masse de la Tradition, car c'est la masse qui donne des enfants à la Tradition, dont certains de ces enfants seront prêtres par l'aide de la providence dont nos pasteurs sont les instruments.

La paix extérieure ? J'ai personnellement assez à faire spirituellement en m'occupant de ma carcasse avant d'aller regarder chez les autres. Ne nous sommes-nous pas déjà assez écharpés ? N'y a-t-il donc personne pour militer pour la fin de la torture spirituelle dans l'Église ? J'adresse donc cette suggestion aussi vibrante que triviale aux théologiens de tous bords : arrêtez de nous bourrer la cantine avec les sacres. –

Désirez-vous recevoir notre Lettre ? Rien de plus facile : [cliquez ici !](#)

CH21 8080 8004 5427 1100 1
Bénéficiaire :
Perspective catholique
1203 Genève



Comment nous aider ?

Principalement par une contribution financière nous permettant d'organiser des conférences et d'expédier notre Lettre.

Le QR vous facilitera votre versement.

Autre idée : nous verser une petite somme mensuellement (20.- / 30.- / 50.- ou plus)

D'avance, nous vous remercions